

Écrire l'esclavage pour penser l'altérité

Babou DIENE¹

Abstract

The article aims at proving the strong link between slavery writing and the issue of a moving identity, based on the violent uprooting of captives taken away from their native land. The study has established, based on historical data and postcolonial theories, that slavery writing is not only the negatvation of the black person, but also a way of questioning the otherness brought about by mobility, relocation and the heterotopia of crisis.

Keywords: *slavery, slave trade, black, identity, otherness*

Introduction

L'Histoire de l'Afrique est fortement traversée par la question de l'esclavage qui a connu plusieurs formes à des époques différentes. Des historiens comme Ibrahima Thioub [en ligne sur [http://ucadao.s3.amazonaws.com/agorae/2009311101924/I.Thioub\(b\).pdf](http://ucadao.s3.amazonaws.com/agorae/2009311101924/I.Thioub(b).pdf) (page consultée le 24-02-2020)] en font le constat lorsqu'il jette «un regard critique sur les lectures africaines de l'esclavage et de la traite transatlantique». Sous ce rapport il écrit:

En Afrique, l'esclavage domestique, la traite transaharienne, transatlantique ou océan-indienne des esclaves ont constitué des modalités de mise en servitude distinctes par leur mode d'inscription dans le temps, leur signification, les acteurs impliqués et leurs diverses implications historiques.

Cette réflexion met l'accent sur la diversité des pratiques esclavagistes. Pourtant, malgré la variété des formes de servitude relevées, les fictions africaines n'en font pas leur thème de prédilection. Madeleine Borgamano [en ligne sur cairn.info/esclavage-et-abolition-9782865379583-page-99.htm (page consultée le 20-03-2020)] souligne d'ailleurs que «la littérature africaine garde le plus souvent un grand silence sur l'esclavage». Une telle attitude se justifie par la complexité de ce sujet sensible dont il

¹ Babou Diene, Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal,
babou.diene@ugb.edu.sn

n'est pas facile de cerner les enjeux. C'est que cette question dérange en ce sens qu'elle implique des acteurs, des familles, des idéologies, des positions et positionnements aux relents imprévisibles. Elle passe presque ainsi pour un tabou. Cette forme d'auto-censure indigné Joseph N'Diaye [Entretien sur [youtube.com/watch?v=t1epBURCfa8](https://www.youtube.com/watch?v=t1epBURCfa8) (page consultée le 20-03-2020)], ancien conservateur de la maison des esclaves à Gorée, lequel apporte cette précision: La traite des esclaves a duré «trois cents ans, trois siècles, on n'en parle presque jamais». Le silence sur l'esclavage est dû en partie à sa méconnaissance. Pendant longtemps, on ne disposait que des archives officielles, celles des colonisateurs épinglés dans cette entreprise déshumanisante. Sous ce rapport, Tierno Monémbo [op. cit.] s'interroge: «Qui connaît la véritable histoire de l'esclavage?».

Il paraît alors pertinent de questionner *Le Docker noir* de Sembène Ousmane et *Le Temps de Tamango* de Boubacar Boris Diop qui accordent une part importante au commerce transatlantique intimement lié à l'histoire des captifs. Sembène comme Boris mettent en vedette leur révolte sur le chemin de l'Amérique, transformant, pour le premier, le navire par lequel ils voyagent en une arène apocalyptique ou, pour le second, en un cadre de lutte de libération des Noirs. En tout état de cause, l'écriture de l'esclavage fonctionne, de part et d'autre, comme une écriture mémorielle calibrée sur des bases historicistes. Les deux romanciers sénégalais écrivent par devoir de mémoire en apportant leur part de vérité par rapport à la traite négrière. Toutefois, un tel projet ne peut se comprendre sans une analyse de la donnée altéritaire qu'elle soulève. En quoi consiste l'écriture de l'esclavage? Comment autorise-t-elle de penser le binôme identité /altérité? La mobilité symbolique de la déportation transatlantique n'est-elle pas à la fois un processus de gommage et de reconstruction identitaire?

Nous faisons l'hypothèse que la figuration écrite de l'esclavage, la déterritorialisation des captifs du sol africain pour leur reterritorialisation dans un lieu autre pose fondamentalement le problème des enjeux identitaires dès lors que leur déplacement s'accommode toujours d'une identité en perpétuelle construction. Pour vérifier la justesse d'un tel postulat, nous recourons à un cadre théorique qui cumule les données historiques et les théories postcoloniales. Notre réflexion suivra une structure binaire articulée par rapport à l'écriture de l'esclavage et aux modalités de penser l'altérité.

1. L'écriture de l'esclavage

Il sied de préciser que Sembène Ousmane et Boubacar Boris Diop n'abordent ni l'esclavage domestique ni les traites transahariennes évoquées par Ibrahima Thioub. Ils ont plutôt focalisé leur attention sur la traite négrière appelée aussi le commerce des noirs ou encore le commerce triangulaire.

Le Docker noir de Sembène Ousmane consacre une part importante à la traite négrière. A l'intérieur de l'ouvrage est inséré le dernier chapitre du roman de son personnage Diaw Falla, *Le Dernier voyage du négrier Sirius*. Par le truchement de la mise en abyme, Sembène Ousmane, à la manière d'André Gide [1926], l'auteur des *Faux Monnayeurs*, procède à la duplication d'un thème du roman, les rapports heurtés entre Noirs et Blancs, en le spécifiant dans un cadre plus précis, celui du commerce triangulaire. Il montre que le traitement raciste, discriminatoire, inhumain dont Diaw Falla fait l'objet, trouve sa justification dans une Histoire lointaine où le Nègre est considéré comme une bête de somme. C'est dire que la mise en abyme éclaire davantage la thématique du préjugé racial en en précisant certains des fondements.

Le chapitre que Diaw Falla récite pour prouver qu'il est bien l'auteur du roman, commence par le retour vers l'Amérique du négrier ravitaillé en captifs: «A l'avant, la proue se perdait dans la brume. Par cette purée de pois, les nègres s'étaient évadés dans la nuit» (DN, p. 59). Le romancier souligne que le bateau était, au cours de la traite atlantique, l'unique sinon le principal moyen de liaison entre l'Europe (d'où venaient les négriers), l'Afrique (lieu d'approvisionnement en esclaves) et les Amériques (lieu d'utilisation des esclaves) où les captifs étaient vendus pour servir de bras dans les plantations. L'heure de départ (la nuit) n'est pas gratuite: elle contribuait à l'égarément des esclaves, au gommage de l'identité par l'effacement des traces du pays d'origine avant celui des états civils. Le voyage nocturne s'effectue en mer comme le confirme le syntagme «la proue se perdait dans la brume». La proue est une synecdoque désignant le bateau tandis que la brume renvoie à la mer.

A ce niveau du récit, la version de Sembène recoupe celle de l'Histoire. Toutefois, la séquence relative à l'évasion des nègres mérite d'être nuancée. L'ancien conservateur de la maison des esclaves à Gorée, Joseph N'Diaye [op. cit.], mentionne que si des tentatives d'évasion ont existé, elles ont été très vite maîtrisées. Par ailleurs, le romancier témoigne du voyage infernal des prisonniers vers une destination inconnue. L'accent

est mis sur leurs souffrances, leur privation de libertés, leur traitement inhumain. L'auteur se situe sur la trajectoire de l'Histoire quand il révèle que les esclaves sont tout simplement considérés comme des animaux domestiques. Le narrateur en donne ainsi la confirmation:

De l'écouille ouverte malgré le temps, une odeur de charogne-mélange de puanteur, de vomissure, de sueur forte- la putréfaction des morts-s'exhalait de la cale, conçue par les architectes de façon que les enchaînés puissent déplacer leurs membres et éviter l'engourdissement. (DN, p. 59).

La longueur de cette phrase, fondée sur l'accumulation de termes justificatifs des souffrances des nègres, est emblématique de la multiplicité et de la diversité des épreuves de la déportation des esclaves. La cale est à la fois un mouiroir et un dépotoir d'ordures qui occasionne des odeurs insupportables. Elle dégage «une odeur de charogne» qui résulte de la combinaison de trois éléments que sont «le mélange de puanteur, de vomissure, de sueur forte». A cette odeur insupportable s'ajoute «la putréfaction des morts». La déportation des esclaves vers les Amériques est jalonnée de décès innombrables. Il est historiquement attesté qu'un captif sur cinq arrivait à destination à cause des conditions draconiennes dans lesquelles s'effectuait le déplacement. Il est admis que «durant près de trois siècles, le commerce triangulaire [...] va ravager le continent. On estime qu'environ 22 millions d'Africains ont été capturés durant cette période. Près de 5 millions d'entre eux sont morts à la suite de cette capture, le plus souvent lors de leurs transports vers le continent américain» [futurasciences.com/sciences-reponses/histoire-commerce triangulaire-5608 (page consultée le 25-04-20120)]. Les prisonniers sont nommés par la métonymie «les enchaînés». Cette figure de substitution met en relief leur état de servitude, mais aussi et surtout leur animalisation. Une visite des sites de mémoire comme la maison des esclaves à Gorée (Sénégal) donne une image des lourdes chaînes qui servaient à attacher les captifs (comme on domptait des animaux) pour neutraliser toute velléité de révolte. Le texte de Sembène témoigne de l'inhumanité et de la barbarie de ceux qui se sont arrogé le droit de «civiliser» l'Afrique. A l'image des théories postcoloniales, il «s'inscrit dans une relation critique des pensées philosophiques» [Mégevand, 2009, p. 91] et des normes occidentales. Il relève d'une «écriture de résistance» [*Ibid.*, p. 93] aux idées colonialistes. Le discours du romancier, en mettant en relief leur culpabilité, les invite à un examen de conscience. L'esclavage a sonné le temps de la honte.

Il faut aussi signaler que le navire est figuratif d'un espace d'oppression, de viol et de violence qui constituent le lot de ceux qui sont arrachés à leur terre natale. L'écriture de l'esclavage se veut un procès de la condition avilissante d'hommes et de femmes renvoyant à l'Occident l'image cinglante de sa bestialité. Le romancier multiplie les exemples qui cautionnent cette blessure béante de l'Histoire:

On entendait à l'intérieur des râles...La femme mise en état de grossesse par un des hommes d'équipage pleurait, pas pour son fils ni le père inconnu, mais pour elle; les fers mordaient ses chevilles enflées. Les femmes et les hommes s'entrelaçaient dans des positions différentes, mal nourries durant des jours. (DN, p. 59).

Sembène a choisi une représentation interne du bateau pour fixer des images choquantes à cause de leur caractère agressif, impudique, indigne. Les hommes d'équipage violent sans vergogne des innocentes (femme mise en état de grossesse), violentent (les fers mordaient leurs chevilles), affament (mal nourris durant des jours). La déportation des noirs vers les Amériques relève d'un véritable chemin de croix. Cette peinture chaotique de la vie carcérale dans le navire vise à établir la chaîne des douleurs subordonnées à la traite négrière.

Comme Sembène Ousmane, Boubacar Boris Diop livre aussi sa lecture de la traite transatlantique en recourant au procédé de la mise en abyme. Comme nous l'avons montré dans notre article «Lecture intertextuelle et intermédiatique du *Temps de Tamango et du Cavalier et son ombre* de Boubacar Boris Diop», [*Geste et voix*, no 19, 2014, pp. 62-67], le romancier sénégalais réécrit, à la manière d'un palimpseste, la nouvelle, *Tamango*, de Prosper Mérimée centrée sur la question de l'esclavage. Le sujet est ainsi analysé dans une double optique qui laisse voir des approches différentes, celle de l'Occident (Merimée) et celle de l'Afrique (Boris).

Après un bref résumé du texte de Merimée, Boris campe le décor de la rencontre des vendeurs et acheteurs d'esclaves. Il présente les acteurs de ce commerce indécent sur les côtes africaines, plus précisément à Joal, au niveau de la petite côte sénégalaise. «Arrivés en Afrique, au Sénégal, le plus souvent les négriers échangeaient leur cargaison contre des esclaves» [futura-sciences.com/sciences-reponses/histoire-commerce-triangles-5608 (page consultée le 25-04-2012)]. C'est à cet échange que s'adonnent le capitaine Delarose et Tamango, «le chef d'une importante tribu qui vivait

sur la côte ouest de l’Afrique au XVIème siècle» (TT, p. 171). Il précise aussi le deuxième acteur du négoce, le capitaine Jean-Baptiste Delarose, venu d’Europe avec son équipe. Le lieu (la côte de Joal), le temps (XVIème siècle) recourent le cadrage historique de ce commerce ignoble. Les coordonnées spatio-temporelles relèvent d’un réalisme de l’écriture. Boris s’accorde avec Sembène sur le moyen de liaison entre les trois continents impliqués dans le commerce triangulaire. Il s’agit du bateau qu’il désigne à travers la périphrase «immense maison jaune et noire» (TT, p. 172) pour suggérer sa grande taille, mais aussi sa couleur. L’immensité du bateau laisse entendre sa capacité de chargement. Les Blancs repartent toujours avec le maximum d’esclaves. Malgré leur dessein cynique, les étrangers sont accueillis à Joal avec les honneurs dus à des hôtes de marque: «Quand le capitaine Jean-Baptiste Delarose accoste sur le rivage [...] on leur offrit du lait de coco et des jeunes filles nubiles» (TT, p. 173). Pour feindre d’être reconnaissants, «les étrangers ne furent pas de reste [puisqu’ils] distribuèrent des miroirs, des colliers de perles, des blues-jeans, quelques appareils photos et beaucoup de barils d’eau-de-vie» (TT, p. 173). Il y a lieu de remarquer que les cadeaux échangés ne sont pas d’égale importance, en ce sens qu’on met au même niveau des «jeunes filles nubiles» et des objets manufacturés assimilables à de la pacotille. L’échange est alors un leurre, un piège édifiant sur la cupidité et la duplicité de négriers à la recherche de gains.

Toutefois, en condamnant cette forme de négoce inique, le romancier s’amuse avec les termes des échanges en jouant sur des anachronismes qui ne militent pas en faveur de son témoignage. Comme il le reconnaît, les «blues-jeans» n’existaient pas à l’époque de la traite des noirs. Les anachronismes constituent l’artifice narratif par lequel Boris maintient la fiction tout en y inscrivant l’Histoire.

Après l’évocation de l’arrivée et de l’accueil du capitaine français et ses hommes, Boris se penche sur les termes de la traite. Tamango et Delarose en définissent les modalités comme suit: «Tamango posa des questions précises au capitaine Delarose: en échange de chaque homme ou de chaque femme, un baril d’eau-de-vie, pour chacun de leurs enfants, trois miroirs» (TT, p. 174). Contrairement à Sembène Ousmane, Boris Diop reconnaît la responsabilité des chefs traditionnels africains dans la traite négrière. Tamango est emblématique de leur lâcheté. La traite transatlantique constitue une page honteuse de l’Histoire africaine. Dans son essai *Le Sanglot de l’homme noir*, Alain Mabanckou [2012, p. 117] analyse

le rôle mesquin de certains chefs traditionnels africains dans la traite des noirs:

Il serait inexact d'affirmer que le Blanc capturait tout seul le Noir pour le réduire en esclavage. La part de responsabilité des Noirs dans la traite négrière reste un tabou parmi les Africains, qui refusent d'ordinaire de se regarder dans le miroir. Toute personne qui rappelle cette vérité est aussitôt taxée de félonie, accusée de jouer le jeu de l'Occident en apportant une pierre à l'édifice de la négation. Le silence sur notre participation est l'attitude la mieux partagée. Il faut se taire ou accepter de répandre les lieux communs d'une Afrique décapitée sans vergogne par l'Europe. Or la participation de ceux qu'on appelle «négriers noirs» n'est pas une invention pour consoler l'Europe et calmer le «sanglot de l'homme blanc».

Pour reprendre les termes de Salah Trabelsi et Olivier Leservoisière (2014, p. 18) parlant de la question de l'esclavage en Afrique, Boris exhume «[les] non-dits, [les] silences de l'histoire de l'esclavage». En soulignant la complicité des Africains dans le commerce des Noirs, il emprunte une démarche qui a sacrifié Yambo Ouologuem [1968] lorsque, avec *Le Devoir de violence*, il osa remettre en cause l'innocence de l'Afrique dans la traite négrière. Le commerce des noirs a ainsi établi que les bourreaux occidentaux ont toujours joui de la complicité des «négriers africains». Les afro-descendants ne cessent de manifester leurs remontrances à l'Afrique à cause de cette attitude inacceptable. Alain Mabanckou [2012, pp. 118-126] en a d'ailleurs fait les frais.

L'écriture de l'esclavage ne relève pas toujours d'une mémoire apaisée. Elle rappelle au contraire la face cachée de l'Histoire de l'Afrique, celle qui traumatise encore aujourd'hui des consciences en quête de leur identité originelle. Boris et Sembène ont opté pour l'interrogation des archives de la traite aux fins de transcender un sujet tabou par une écriture résiliente.

Quand Boris insiste sur le bilan particulièrement lourd de la traite, il pointe un doigt accusateur sur l'ensemble des acteurs. «Le Narrateur indique [...] que les candidats au voyage furent moins nombreux, car la mer rejetait de plus en plus fréquemment des cadavres de personnes déchiquetées par les requins» (TT, p. 174). Ce passage laisserait entendre qu'une forme de soumission volontaire a existé. Une telle idée est irrecevable si l'on sait que les esclaves étaient capturés et placés à Gorée sous haute surveillance pour les empêcher de prendre la fuite. Joseph

N'Diaye [op. cit.] témoigne qu'il arrivait que certains «Noirs se jetassent à la mer, accueillis par les requins» pour refuser la déportation.

Au regard de cette partie de notre réflexion, il se dégage que l'écriture de l'esclavage dans les romans examinés mime la version historique même s'il arrive que les romanciers donnent libre cours à leur imagination. Le choix de la perspective réaliste se justifie par la vocation de témoigner sur un pan de l'Histoire africaine qui divise souvent les commentateurs. En tout état de cause, revisiter les figurations et les enjeux de l'esclavage dans *Le Docker noir* et *Le Temps de Tamango* revient à penser l'altérité qu'on ne saurait dissocier de la déportation de ces martyrs.

2. Penser l'altérité

Donisongui Soro [2020, p. 2] souligne que «l'altérité traduit la qualité de ce qui est autre, le principe qui fonde la différence face à l'hégémonie du même et qui trace des limites à cette hégémonie pour que s'exprime la différence». Il se trouve que dans *Le Docker noir* et *Le Temps de Tamango*, la relation entre les maîtres et les esclaves² est renversée par des luttes égalitaires qui postulent le devenir de l'autre. Pour le dire autrement, ni les maîtres ni les esclaves ne conservent une identité fixe. Si l'altérité, comme l'écrivent Kouamé Adou et Philippe Zorobi Toh [2020, p. VII], désigne «le caractère, la qualité de ce qui est autre et la reconnaissance de l'autre dans sa différence», il convient de remarquer qu'elle est le socle des romans de Sembène et Boris.

Chez Sembène, l'altérité s'exprime par le moyen de la révolte des esclaves soucieux de reconquérir leurs libertés. «Le premier des esclaves, qui sortit de la soute, avait pu se défaire de ses chaînes. Suivi de dizaines d'autres, il rampa vers la barre. Le matelot de garde fut étranglé en silence» (DN, p. 61). La mort du matelot semble annoncer un jour nouveau qui marque une césure dans la domination esclavagiste. Cette sorte de trêve subite est l'œuvre conjuguée des esclaves et de la mer. En même temps que les captifs refusent de poursuivre le chemin de l'exil, les flots se rebellent contre leur vocation de route de l'esclavage. Ils dictent leurs lois et imposent un moment d'arrêt. La révolte du captif est renforcée et doublée par celle de la nature aquatique agacée par les scènes d'horreur qu'elle

² Voir Babou Diène, «*Et le ciel a oublié de pleuvoir* de Beyrouk: entre identité et altérité» in Adou Kouamé et Toh Zorobi Philippe, *Discours et représentations de l'altérité dans le monde contemporain*, Abidjan, Nouvelles Editions Balafons, 2019.

abrite. Son insurrection prend les contours d'une fin apocalyptique. Le narrateur évoque une atmosphère de chaos qui interrompt le voyage comme pour mettre fin au trafic immoral: «A mesure que la journée s'écoulait, la tempête grossissait. La vague à son tour céda. La mer déchaînait, giflant de tous les côtés, le négrier allait à la dérive. L'eau s'engouffrait dans l'écouille, donnant une fin affreuse à ceux qui n'étaient pas arrivés à se défaire de leurs chaînes» (DN, 61). L'imparfait de description (s'écoulait, grossissait, déchaînait, allait) décrit ce qui est en train de se passer, le déchaînement de la mer. Cette agitation est mise en relief par l'usage d'un lexique qui connote la violence. Les expressions «la mer se déchaînait», «giflant de tous les côtés», «le négrier allait à la dérive» sont symboliques de la fureur maritime. Ceux qui dominent et convertissent les nègres en esclaves sont dominés et assujettis par la nature en furie. Les maîtres et les esclaves sont soumis à l'épreuve de la mort, les classant au même niveau. Elle brise la relation verticale qui jusqu'ici régissait leurs rapports et lui substitue une forme de lien horizontal symbolique de ce que Edouard Glissant, s'inspirant des travaux de Deleuze et Guattari [1982.], appelle une identité rhizomatique placée sous le signe du multiple. A ce propos, Glissant [1990, 31] écrit: «C'est bien là l'image du rhizome [...] qui porte à savoir que l'identité n'est plus dans la racine, mais aussi dans la Relation». Elle brise la dépendance et se nourrit de la rencontre avec l'autre. La menace de la mort a anéanti la puissance des dominateurs par une espèce de déluge qui procède à un nivellement de tous ceux qui sont dans le même navire: «Les marins tentaient un dernier effort pour s'emparer du bateau. Démontée, la mer les faisait passer par-dessus bord. Le hurlement du vent couvrait tout appel. La pluie coupait comme un couteau. Bientôt les voiles ne furent plus que des lambeaux, la mâture un débris, l'eau pénétrait partout» (DN, p. 61). En décrivant ce climat de désordre général, le romancier opère une vision altéritaie articulée par rapport à la brisure de la hiérarchisation dégradante des races. Les maîtres et les captifs subissent en même temps et de la même façon le courroux de la nature. Sembène rend compte de manière ironique de cette évolution forgée par la résistance à la mort :

Dans cette lutte contre la mort, « les civilisés » avaient retrouvé leur instinct primitif. Ils défendaient leur existence avec un égoïsme d'animal. Ils se battaient entre eux pour prendre place, sur tout ce qui flottait, repoussant des pieds ou poignardant ceux qui essayaient d'y grimper.
(DN, p. 62).

L'écrivain met en exergue «l'instinct primitif» des «civilisés» et assimile leurs comportements à «un égoïsme d'animal». En mettant le mot «civiliser» entre guillemets, il procède à un transfert de sens et invite à donner au terme la signification de son antonyme. La raillerie devient alors d'autant plus agaçante qu'elle affecte le principe idéologique de la domination de l'Afrique par l'Occident. La peur de mourir des «civilisés» a fait découvrir, par leurs agissements, qu'ils sont vraiment des barbares, des primitifs, des égoïstes évoluant en marge de l'humain. Leurs comportements sonnent le glas de l'hégémonie occidentale et ternit leur discours européoctruste. Ils illustrent les théories de Hegel [1982] assimilant les Noirs à des hommes pré-logiques qui fonctionnent de manière instinctive. Sembène renvoie à l'Occident ses propres clichés et l'invite à questionner ses archives épistémiques pour mieux conceptualiser ses savoirs. Le discours de l'écrivain est empreint d'une forte dose postcoloniale en ce sens qu'il récuse les clivages civilisé/ barbare, centre/périphérie, maître/esclave. Pour parler comme Jean-Marc Moura [1999, p. 11], il s'illustre comme «une écriture intéressée par les phénomènes de domination, et plus particulièrement par les stratégies de mise en évidence, d'analyse et d'esquive du fonctionnement binaire des idéologies impérialistes». En effet, la menace de la mort, en cassant les disparités et les inégalités, a posé les jalons de l'unicité du destin humain, en dépit des différences raciales, linguistiques, culturelles. Le narrateur confirme ce propos en ces termes:

A présent le pont était submergé. Le conflit qui séparait Blancs et Noirs ne semblait plus exister. Il n'y avait plus de différences de langues, de croyance ou de peau. Tous avaient peur, peur de mourir. Dans cette crainte un fluide invisible les liait. Ils n'étaient plus des antagonistes, seul l'ouragan dominait. (DN, p. 61).

Malgré cette forme de repentir, la furie de la mer s'est davantage accentuée. Sembène déplace la réflexion vers l'angle de la foi. La tourmente et le désespoir ont fait renaître la croyance en des forces transcendantes. Les Blancs et les Noirs font appel à Dieu, sinon chacun à son dieu: «Croyants ou fétichistes demandaient sa clémence, il les faisait tourner à son gré. Les éclairs fulguraient. Les éléments poursuivent leur œuvre, la mer et le ciel, le vent et la pluie accomplissent leur besogne avec sûreté» (DN, p. 63). La mort devient ainsi une expression altérite de la vie. Elle apparaît comme le salaire des acteurs de la traite. Le sort des Blancs est similaire à celui des Nègres qu'ils domestiquaient et vendaient comme des

marchandises. La sanction appliquée aux acteurs du commerce triangulaire ne fait pas de distinction entre les coupables et les victimes. Elle s'applique à tous. Le crime collectif appelle une punition collective. La demande de la clémence divine laisse admettre que l'esclavage est un péché mortel. Aussi la sentence est-elle à la hauteur du crime: «La mer et le ciel, le vent et la pluie» ont conjugué leurs efforts pour se venger des pécheurs de cette ignoble pratique.

Comme chez Sembène, la question de l'altérité est toujours consubstantielle à la mobilité. Le bateau où elle se réalise apparaît comme ce que Michel Foucault [en ligne sur <https://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm> (page consultée le 26-04-2020)] appelle une hétérotopie de crise. A ce propos, il explique: «Il y a une certaine forme d'hétérotopie que j'appellerais hétérotopie de crise, c'est-à-dire qu'il y a des lieux privilégiés ou sacrés ou interdits, réservés aux individus qui se trouvent par rapport à la société, et au milieu humain à l'intérieur duquel ils vivent, en état de crise». C'est justement le cas des esclaves, mais aussi des négriers réduits au même statut que ceux qu'ils avaient asservis. Le navire où Tamango mène une révolte sans merci contre le capitaine Jean-Baptiste Delarose est un espace de transit identitaire qui révèle la «phase positive de la vie de Tamango». Il était chez lui à Joal

un roitelet cupide, coupable des pires extravagances et cruautés contre son peuple. [Mais grâce à sa captivité il] devint un tout autre homme à partir du moment où il connut les affres de la captivité. Il se révolta. Enchaîné, fouetté, il se débarrassa de ses fers par un extraordinaire tour de force, délivra les autres esclaves, dirigea l'assaut contre les maîtres blancs du navire, étranglant de ses propres mains le capitaine Delarose. (TT, pp. 175-176).

On est tenté de dire que la souffrance est le meilleur maître. Au demeurant, elle a fait basculer la vie de Tamango. Le romancier joue sur les oppositions pour mettre en vedette le basculement identitaire du personnage: A Joal il était «un roitelet cupide, coupable des pires extravagances et cruautés contre son peuple». Dans le navire, il «délivra les autres esclaves, dirigea l'assaut contre les maîtres blancs, étranglant de ses propres mains le capitaine Delarose». Il devint le sauveur des esclaves qu'il avait vendus. Ces deux phases de la vie de Tamango, superposant deux temporalités (le passé du roitelet et le présent du héros sauveur) et deux spatialités (Joal et la mer), sont reliées par son expérience d'esclave «enchaîné, fouetté». Mais il a eu le mérite de se révolter. Le passage de

L'identité à l'altérité est bien introduit par la phrase «il devint un tout autre homme à partir du moment où il connut les affres de la captivité». Le lieu affecte aux personnes qui l'occupent un devenir identitaire appelé altérité en ce qu'il est fondé sur une métamorphose cautionnée par un regard autre. Tamango, le trafiquant d'esclave devenu esclave, finira au bout de sa révolte par conquérir le statut de «l'esclave déchaîné» (TT, p. 176) qui libéra les prisonniers noirs. On peut suspecter la fiction borisienne d'aller plus loin que la réalité historique. A l'époque du commerce triangulaire, même si «les révoltes étaient fréquentes à bord» [futura-sciences.com/sciences-reponses/histoire-commerce-triangulaire-5608 (page consultée le 25-04-20120)], une révolte réussie des captifs était presque inimaginable eu égard aux précautions prises par les trafiquants. En tout état de cause, les maîtres domptés par leurs captifs puis éliminés physiquement ont connu un sort macabre. L'altérité est alors réalisable dans un espace autre, un non-lieu, pour reprendre la terminologie de Marc Augé [1994, pp. 154-155] qui écrit ceci:

On peut essayer d'éclairer l'une par l'autre la question de l'espace et celle de l'altérité à partir de deux réalités spatiales contrastées mais complémentaires dont j'ai déjà abordé l'étude: celle du lieu, un lieu que j'ai appelé anthropologique parce que l'identité, les relations et l'histoire de ceux qui l'habitent s'y inscrivent dans l'espace; celle du non-lieu, en entendant par là les espaces de la circulation, de la distribution et de la communication, où ni l'identité, ni la relation ni l'histoire ne se laissent appréhender.

Le bateau est illustratif de ces espaces de la circulation, de ces non-lieux qui rendent l'identité mouvante et la convertissent en altérité. Ils prouvent que l'identité, loin d'être fixe, prend les marques du temps et de l'espace, de l'histoire et des luttes, en somme de la trajectoire de chaque individu. C'est en cela que la traite négrière, par l'éclatement spatial qui la définit et les épreuves qu'elle impose, est un facteur de déplacement des repères identitaires. Toutefois, si l'altérité se réalise chez les deux écrivains par le moyen de la lutte, il importe de souligner que cette arme ne se déploie pas de la même manière. Chez Sembène la révolte comporte une empreinte métaphysique et se dessine sous la forme d'un déluge qui n'épargne ni les maîtres ni les esclaves. Ce traitement de la question n'est pas fréquent. Dans les rares textes des écrivains africains qui abordent la question de l'esclavage, excepté *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem, on assiste à un procès des négriers, des maîtres blancs venus en Afrique

pour se ravitailler en bois d'ébène. Il se trouve que Sembène réserve aux différents acteurs de la traite la même sentence comme s'ils avaient commis le même crime. C'est que le romancier, en militant communiste, opte pour la construction d'une société égalitaire ignorant les clivages de race et de classe.

Dans le texte de Boris, par contre, les maîtres jugés coupables sont châtiés et punis par la mort. Les victimes, quant à elles, sont libérées et ont pu regagner leur pays natal. Même si Boris reconnaît la responsabilité des Africains dans la traite négrière, il semble ainsi plus condamner l'Occident que l'Afrique. Ce faisant, il évolue dans le même sillage que les poètes de la négritude et les premières générations d'intellectuels africains qui minimisent ou feignent de passer sous silence le rôle de l'Afrique dans le commerce triangulaire. Il a tout de même le mérite de procéder à une auto-critique en reconnaissant la part du continent africain dans le commerce ignoble d'autres Africains traqués, torturés et vendus comme du bétail.

Le combat de Tamango se termine par une sorte d'apothéose. Son odyssee est marquée par les victoires éclatantes que le Narrateur se plaît à raconter:

Un jour, enfin, la terre natale en vue. Ici le Narrateur donne une liste impressionnante des guerres victorieuses menées par Tamango contre les trafiquants d'esclaves et contre les chefs de tribus qui s'étaient alliés à eux [...] Son armée se renforçait sans cesse car, au lieu de tuer ses prisonniers, il les traitait en frères et les persuadait de se joindre à lui pour combattre les négriers. (TT, p. 176).

Alors que Tamango avait l'habitude d'éliminer physiquement ceux qu'il soupçonnait de prétendre au trône, il réserve désormais un sort meilleur à ses prisonniers qu'il traite maintenant comme ses frères.

Conclusion

En nous fondant sur les données historiques et l'approche postcoloniale, nous avons voulu montrer les modalités et enjeux de la figuration des pratiques esclavagistes dans *Le Docker noir* de Sembène Ousmane et *Le Temps de Tamango* de Boubacar Boris Diop. Notre étude a établi que l'écriture de l'esclavage tutoie les archives historiques dont elle prend sa source. Si, pour l'essentiel, les romanciers adoptent une stratégie scripturale teintée d'un réalisme prononcé pour sauver la mémoire de

l'oubli, il n'en demeure pas moins qu'ils donnent souvent libre cours à leur imagination en remodelant, à leur guise, le réel historique.

A la lumière de l'analyse de l'écriture de l'esclavage, les auteurs ont essayé de reconstituer la cartographie de la traite transatlantique en rappelant la trajectoire des négriers. Ils ont aussi rappelé le moyen de liaison qui a permis de relier les trois continents engagés dans ce système d'exploitation. Les deux romanciers ont également insisté sur les difficultés du voyage et les traitements inhumains infligés aux nègres soumis. Cependant, Boris souligne la piètre face de l'histoire de l'Afrique en mentionnant sa part de responsabilité dans la traite de ses enfants alors que Sembène a préféré la passer sous silence.

Il se dégage de notre réflexion que l'écriture de l'esclavage est aussi une manière de penser l'altérité. La question de la mobilité qu'elle soulève nous oblige d'interroger les identités en construction et les généalogies nées des épreuves du voyage. Suivant la démarche des penseurs postcoloniaux, les auteurs procèdent à un déplacement des repères identitaires qui ruinent les dichotomies installées entre les maîtres et les esclaves. Sembène comme Boris conteste la suprématie de l'Occident par la mise en relief de scènes de révolte qui renversent toutes formes de hiérarchisation entre les acteurs de la traite des noirs. L'altérité apparaît ainsi comme un appel à un nouvel ordre de valeurs fondé sur l'humanisme et le respect de l'autre pour l'édification d'un monde ignorant les clivages insensés entre un prétendu centre occidental et une supposée périphérie indigne de toute considération humaine.

Références biblio-webographiques

1. ADOU Kouamé et TOH Zorobi Philippe, (2019), *Discours et représentations de l'altérité dans le monde contemporain*, Abidjan, Nouvelles Editions Balafons
2. AUGÉ Marc, (1992), *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1994.
3. BORGAMANO Madeleine, «La littérature romanesque d'Afrique noire et l'esclavage. «Une mémoire de l'oubli?» [en ligne] sur cairn.info/esclavage-et-abolition-9782865379583-page-99.htm (page consultée le 20-03-2020).
4. DIÈNE Babou (2019), «*Et le ciel a oublié de pleuvoir* de Beyrouk: entre identité et altérité» in Adou Kouamé et Toh Zorobi Philippe, *Discours et*

- représentations de l'altérité dans le monde contemporain*, Abidjan, Nouvelles Editions Balafons
5. DIÈNE Babou (1981), «Lecture intertextuelle et intermédiatique du *Temps de Tamango et du Cavalier et son ombre* de Boubacar Boris Diop» *Geste et voix*, no 19, 2014, pp. 62-67.
 6. DIOP Boubacar Boris (1981, 1^{ère} édition), *Le Temps de Tamango*, Paris, L'Harmattan
 7. DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix (1982), *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*. Paris, Minuit
 8. FOUCAULT Michel, «Des espaces autres» en ligne sur <https://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm> (page consultée le 26-04-2020).
 9. GIDE André (1926), *Les Faux-monnayeurs*, Paris, NRF, 1926.
 10. GLISSANT Edouard (1990), *Poétique de la Relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990.
 11. LESERVOISIER Olivier et TRABELSI Salah (dir.) (2014), *Résistances et mémoires des esclavages. Espaces arabo-musulmans et transatlantiques*, Paris, Karthala
 12. HEGEL (1965), *La Raison dans l'histoire*, Paris, Plon
 13. MABANCKOU Alain (2012), *Le Sanglot de l'homme noir*, Paris, Fayard
 14. MONÉNEMBO Tierno, « Une parole francophone » in *La Lettre de la Francophonie*, no 43, 11 septembre 2019 en ligne [https:// apf.francophonie.org/Une-parole-francophone-Tierno.html](https://apf.francophonie.org/Une-parole-francophone-Tierno.html) (page consultée le 20 mars 2020).
 15. MÉGEVAND Martin (2009), «Violence et dramaturgies postcoloniales», Armand Colin, «*Littérature*», no 154, 2009, pp. 91-107.
 16. MOURA Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999.
 17. N'Diaye Joseph, interview sur [youtube.com/watch?v=t1epBURCfa8](https://www.youtube.com/watch?v=t1epBURCfa8) (page consultée le 20 -03-2020).
 18. OOULOGUEM Yambo (1968), *Le Devoir de violence*, Paris, Seuil
 19. SEMBÈNE Ousmane (1973), *Le Docker noir*, Paris, Présence Africaine
 20. SORO Donissongui (2019), « La pensée de l'altérité comme pensée de l'ipséité devenue » in *Discours et représentations de l'altérité dans le monde contemporain*, Abidjan, Nouvelles Editions Balafons
 21. THIOUB Ibrahima, «Regard critique sur les lectures africaines de l'esclavage et de la traite atlantique 1» en ligne sur [http:](http://)

//ucadao.s3.amazonaws.com /agorae/2009311101924 /I. Thioub (b).pdf
(page consultée le 24-02-2020).